

C'EST MON HISTOIRE

“ J'AI DÉCOUVERT CE QUE CACHAIT MA PEUR DE L'EAU ”

ÉLISABETH N'A JAMAIS SU NAGER, SANS TROP COMPRENDRE CE QUE SIGNIFIAIT CETTE ANGOISSE DE LA BAINNADE. JUSQU'AU JOUR OÙ ELLE DÉCOUVRE DES SECRETS FAMILIAUX LAISSÉS DEPUIS LONGTEMPS AU FOND D'UN PUIS...

PROPOS RECUEILLIS PAR **LUCILE QUILLET** ILLUSTRATION **STÉPHANE MANEL**

Je n'ai jamais réussi à me détacher du rebord de la piscine. À l'école comme aujourd'hui, année de mes 32 ans, face au maître-nageur, qui, depuis douze semaines, tente en vain de m'apprendre à nager dans le bassin municipal. Je me marie dans un an. En ligne de mire : un voyage de noces en Polynésie et une famille, que nous voulons fonder rapidement. Avec une obsession, je dois pouvoir protéger mes petits, au cas où. J'ai en tête le fils de ma marraine, retrouvé mort à 4 ans, noyé dans un puits. Un souvenir qui convoque toujours les larmes dans ma famille. Alors, il faut me remettre à l'eau. Douze séances que je m'agrippe. Le maître-nageur m'enjoint à avancer de quelques brasses, enfin. Je me lance, mais je suis aussitôt comme attirée vers le bas. La piscine est cernée de baies vitrées lumineuses, pourtant le noir m'envahit. Je coule, je touche le fond. Le maître-nageur saute à l'eau. Je suis vivante, et morte de honte.

Un an plus tard, just married, nous sommes à Bora Bora, dans un décor à couper le souffle, en excursion de plongée. Tuba à la bouche, tous s'extasient, sortent la tête de l'eau, et replongent gaiement. Les fonds marins ne sont qu'à dix mètres. Quand bien même, je reste sur le bateau, prudente. « Tu vas le regretter ! » insiste le guide. Je finis par attraper un tuba et une planche de mousse, après tout je ne suis plus à une situation ridicule près ! Harnachée, j'oublie tout face aux poissons multicolores, emportée par la magie de l'océan. Ça ne dure que quelques minutes. Très vite, mon sternum se comprime, comme pour empêcher l'air de passer. Je perds ma respiration, ma tête ne se maintient plus hors de l'eau. Le paradis turquoise se transforme en marée sombre, opaque. Je suis dans un entonnoir, happée par l'abîme, sans aucune prise à laquelle me raccrocher. Comme à la piscine, je coule. Mon mari vient à la rescousse.

ÉCLAIRER LE TROU NOIR

Dix ans plus tard, je me tiens toujours à bonne distance de l'eau. Deux noyades évitées, je crains que la troisième ne soit la bonne. Cela ne nous prive pas de vacances à la mer. À la plage, je reste sur la serviette tant que je peux. Seule une chaleur insupportable ou les supplications de ma fille peuvent me pousser à glisser un orteil dans l'eau. Je reste où j'ai pied, tenant bien la main de mon enfant. Si mon visage est éclaboussé, c'est automatique : je comprime. À la maison,

dans la baignoire, je ne prends que des douches. L'eau et moi, ça fait deux. Ma fille de 7 ans, elle, nage comme une sirène. Je me demande : mais pourquoi pas moi ?

Enceinte de ma deuxième fille, je partage un jour mon inquiétude avec ma mère. « Tu te rends compte, s'il arrive quelque chose aux enfants, je serai incapable de les aider. » Elle se pince les lèvres, se tord la bouche. Ma mère est une Portugaise... taiseuse, secrète. Chez elle, on ne pose pas de questions. Elle se retient, je le vois. Alors, j'insiste, jusqu'à l'aveu : sa grand-mère paternelle s'est suicidée en se jetant dans un puits du village d'où ma famille est originaire. Morte noyée, dans l'obscurité, sans rien pour s'accrocher. Je suis sous le choc. Jusqu'alors, me sentir aspirée dans une eau noire n'était que mon problème. Et voilà que cet événement inconnu résonne très fort en moi. « Mais ton arrière-grand-père a tout de suite refait sa vie », me dit ma mère en guise de conclusion.

J'ai besoin d'en savoir plus. Je me lance dans les recherches généalogiques. J'épluche les registres paroissiaux et les archives du village de ma mère, désormais en ligne. Je

réalise que ma famille est issue d'un milieu pauvre, rural, isolé de tout. Les hôpitaux sont inaccessibles, l'instruction est limitée, les secrets sont nombreux. Je fais appel à une psychogénéalogiste, qui m'aide à identifier les nœuds de mon arbre, en fonction de mes maux et de mes mots. Je reprends les dates, les lieux, la synchronicité des prénoms et noms... Mon mari est dubitatif. « Es-tu sûre de ne pas aller trop loin pour rien ? » Dur de raccrocher, il y a toujours un fil à tirer. Je remonte plusieurs générations. Ce que je découvre me stupéfie : dans ma famille, une dizaine d'adultes sont morts noyés en l'espace de cent ans. Là-bas, les puits sont dans les champs, tous les villageois connaissent leur emplace-

“
LÀ-BAS, TOUS
LES VILLAGEOIS
CONNAISSENT
LES EMPLACEMENTS
DES PUIS. SEUL
UN ENFANT
Y TOMBERAIT
PAR ACCIDENT.
”



ment, leur typologie. Seul un enfant y tomberait par accident. Le fils de ma marraine a d'ailleurs perdu la vie dans le même village que cette arrière-grand-mère dont personne n'a jamais parlé. Le puits, c'est la source. Ainsi que l'outil parfait pour se débarrasser des personnes encombrantes.

NON-DITS ET VENDETTAS

Quelque chose ne colle pas dans la mort de cette femme. À l'époque, on trouvait un mort, on recouvrait le corps et on s'accordait sur une version officielle. Il n'y avait ni secours ni médecin légiste, personne pour venir enquêter. La vie du village reprenait, avec ses non-dits et ses vendettas. Au Portugal, un suicide est une honte qui devient un tabou pour la famille. Encore plus s'il s'agit de la mère de quatre enfants. Pourtant, son frère et son fils ont donné à leurs enfants ses prénoms. Rendrait-on ainsi hommage à une personne qui aurait jeté l'opprobre sur le clan ? La phrase de ma mère me revient : « Ton arrière-grand-père a tout de suite refait sa vie. » Il avait une maîtresse, qui est devenue illico sa nouvelle épouse. Et elle a maltraité mon

grand-père. Enfant, il n'a pu investir son affection nulle part. Adulte, il l'a investie partout et il a fait des enfants. Cette disparition au fond du puits a impacté chaque génération, jusqu'à moi. Les conditions de la mort ont jailli dans mon inconscient. Mon arrière-grand-mère a eu peur, je le sais, puisque c'est en réalité son trauma que je porte. J'en suis convaincue : on l'a tuée.

J'en parle peu à peu à mes proches. La psychogénéalogiste m'avait préparée : « Apprêtez-vous à être le mouton noir. » À Noël, un cousin m'écoute avec intérêt. « Arrêtez, l'interrompt ma mère. Élisabeth raconte des salades. » Elle, la première à lier mon aquaphobie à cette histoire, préfère rester loyale à ce schéma familial écrasant. Tout doit rester à sa place. Moi, je choisis de soulever le tapis et de secouer fort la poussière. Aujourd'hui, je fais tout pour que mes enfants n'héritent pas des non-dits. Quand ils me posent des questions, je leur explique, de la façon la plus douce possible pour leur âge. Je fais aussi attention à leur donner le « plaisir » de l'eau. Et puis, à 43 ans, j'ai décidé d'apprendre à nouveau à nager. Pour sortir une bonne fois pour toutes la tête de l'eau. ■

VOUS AVEZ ENVIE DE RACONTER VOTRE HISTOIRE ? NOS JOURNALISTES PEUVENT RECUEILLIR VOTRE TÉMOIGNAGE. ÉCRIVEZ-NOUS À CMH@CMIMEDIA.FR